

Giono et Senghor : deux alchimistes du « vivre-en-relation »

Mamadou FAYE
Université Cheikh Anta Diop de Dakar - Sénégal
mamadou3.faye@ucad.edu.sn

Résumé

L'analyse qu'on va lire explore l'hypothèse qu'au-delà des discontinuités entre le Giono et Senghor, il existe des identités saillantes qui confondent le chantre de la Provence et le chanteur de la Négritude dans un même ordre littéraire. La réflexion a particulièrement mis l'accent sur les harmonies souterraines discernables aussi bien dans la source d'inspiration, la thématique, que dans l'esthétique de ces deux écrivains. Le principal résultat de l'étude est que leurs œuvres respectives aux résonances écopoétiques plus ou moins discrètes suggèrent et appellent de leurs vœux la nécessaire réconciliation entre la cité et le vivant.

Mots-clés : Giono, Senghor, Faulkner, écopoétique, paix, relation, (dis)continuités, terre, nature, raison, sensibilité.

Abstract

The analysis that we are about to read explores the hypothesis that beyond the discontinuities between Giono and Senghor, there are salient identities that confuse the cantor of Provence and the singer of Negritude in the same literary order. The reflection insists particularly on the subterranean harmonies detectable as well in the source of inspiration, the themes as in the aesthetics of these two writers. The main result of the study is that their respective works with more or less discreet ecopoetic resonances suggest and call for the necessary reconciliation between the city and the living.

Keywords : Giono, Senghor, Faulkner, ecopoetic, peace, link, earth, nature, reason, sensitivity.

Introduction

Endosser dans un même article deux consciences que d'emblée, et apparemment, tout clive, tout tient éloignées l'une de l'autre, l'espace d'abord, la culture ensuite, et enfin l'histoire et l'expérience politique, c'est peut-être, à la base, tenter un pari fou dont le relèvement ne sera pas sans difficulté. C'est pourtant le dessein qui anime la présente réflexion

Giono et Senghor : deux alchimistes du « vivre-en-relation »

* * * * *

Mamadou FAYE

qui nous installe indubitablement dans un jeu de contrainte, mais de contrainte stimulante si l'on sait que l'une des approches les plus gratifiantes pour l'esprit, singulièrement pour l'analyse littéraire, consiste dans une entreprise de mise au jour des harmonies souterraines et secrètes que tisse ce réseau racinaire, rhizomique des consciences. Nous partons de l'hypothèse que les œuvres respectives de Giono et de Senghor ont pour cœur battant le concept de « vivre-en-relation ». Aussi, voudrions-nous, en mettant l'accent sur les empreintes écologiques discernables dans leurs œuvres, montrer en quoi l'on reconnaîtrait le chanteur de la négritude dans le chantre de la Provence. Pour y parvenir, nous nous évertuerons, d'une part, à discerner les lignes de fracture de ces deux grands continents poétiques que structurent leurs productions littéraires respectives et, d'autre part, à cartographier leurs zones de contact, leurs saillances communes ou leurs mystérieuses connivences.

I. LIGNES DE FRACTURE ENTRE LE SINE-SINE ET LE MANOSQUIN

En contrepoint de notre investigation centrée sur les points de rupture entre Giono et Senghor, il ne nous paraît pas inapproprié de préciser que nous comptons inscrire la présente étude dans le champ de l'écopoétique. Sous ce rapport, il ne se serait pas inutile de procéder à une succincte mise au point entre le « vivre-en-Relation » et le « vivre-ensemble ».

I. 1. Analyse conceptuelle du « vivre-en-Relation »

Cette analyse nous contraint à élucider le concept de « vivre-en-Relation » qui apparaît plus englobant puisqu'il est capable d'aider à effacer la césure entre l'humain et le reste du vivant, à garantir l'existence des différentes formes de vie, pas seulement humaine mais également animale, végétale, tellurique, etc. Comme l'indique le « vivre-en-Relation », contrairement au trop limité et trop superficiel « vivre ensemble », tout interexiste. L'approche éclectique du « vivre-en-Relation » a la vertu de nous sortir, enfin, de cette « société à responsabilité limitée », fustigée par Michel Serres (2018, p. 143) pour nous inciter à requalifier nos rapports sans exclusive à la nature, à les inscrire dans un ensemble plus vaste. Il n'est que de tendre l'oreille à Patrick Chamoiseau pour mieux cerner les contours du vivre-en-Relation, qui invite à

vivre en pleine conscience dans un écosystème relationnel où toutes les perceptions sont liées entre elles, se nourrissent, s'échangent, s'opposent, se combattent, s'affectent et se désaffectent, et finalement se changent. C'est avec cette poétique-

là qu'il nous faut penser nos identités fluides, notre rapport à nous-mêmes, aux étants et au monde. Plus que le "vivre-ensemble", c'est l'idée du "vivre-en-Relation" qui est (...) déterminant et qui constitue l'immense défi à relever. Et ce "vivre-en-Relation" nous précipite en contact avec tout, nous ouvre à tout, même et surtout à ce qu'il nous est impossible d'expliquer ou de comprendre, ou seulement de penser¹.

C'est à peu près ce que dira Nicolas Hulot (2009, p. 196) en rappelant que pour les bouddhistes, « [...] l'homme n'est pas au sommet du vivant ». Il est donc inscrit dans un type de relation étranger à toute forme de hiérarchie.

C'est pourquoi toute réflexion portant peu ou prou sur le vivre-en-relation partage avec l'écologie une même essence qui est la relation. En effet, pour Nathalie Blanc et Julie Ramos (2010, p. 18), interactions et discontinuités constituent le caractère distinctif et intrinsèque de l'écologie : « L'écologie, beaucoup plus qu'affaire de sujet et d'objet, de nature et de culture, est affaire de relations, d'interdépendances, de chaînes de causalité complexes, tout autant que de ruptures et de catastrophes ». Aussi, proposons-nous de commencer l'analyse comparative par la recherche des aspects révélateurs des différences entre Giono et Senghor.

I. 2. Écarts et discontinuités

Il y aurait quelques lignes de fracture sous-jacentes, un point à partir duquel nos deux auteurs cesseraient de croiser leurs regards : Giono a dévoyé sa carrière scolaire pour emprunter le chemin de l'écriture qui l'exhaupe au rang de « professeur d'espérance » (1943, p. 203), contrairement à Senghor dont la persévérance dans les études a fait de lui le premier Africain noir agrégé de grammaire, puis le professeur de Lettres. Mais Giono ne semble pas peu fier de son statut de professeur d'espérance, loin s'en faut, car, estime-t-il, « avec la raison, on n'arrive pas à grand-chose. [...] Avec l'espérance on arrive à tous » (1932, p. 127), même au mode de connaissance par le véhicule de la sensualité.

Pour l'auteur de *Chants d'ombre*, le savoir-faire technologique est nécessaire malgré sa part nuisible. Pour Giono (1989, p. 357), la modernité est une vessie qu'on voudrait faire prendre pour une lanterne, le pouvoir machinique n'est qu'aliénation et illusion de bonheur : « Rien, des points noirs sur la rondeur de la terre, des points noirs comme des boutons de vérole ».

¹ « L'écriture de la nature ou le texte vivant. Hannes De Vriese s'entretient avec Patrick Chamoiseau, dans la revue *Fixxion* française, <http://www.revue-critique-de-fixxion-ontemporaine.org/rcffc/article/view/fx11.14/998>, consulté le 17/ 10/ 2022 à 14h 10.

Giono et Senghor : deux alchimistes du « vivre-en-relation »

* * * * *

Mamadou FAYE

L'écart entre les deux écrivains est noté sur le plan politique : Senghor s'est livré à l'exercice du pouvoir à un niveau suprême, croisant ainsi fonctions poétiques et *praxis* politiques, là où le Manosquin marque son désintéret pour la chose politique. Dans une de ses correspondances, Giono (1980, p.1408) recommandait de faire une « "politique de l'arbre" bien que le mot politique [lui] semblât bien mal adapté² ». Sur le plan de la création littéraire aussi, l'on relève des différences de *situation* sans doute imputables aux procédés et à la personnalité. Senghor (1964, p. 224) écrira sous ce rapport : « Si l'essence de la poésie est partout la même, les tempéraments et les moyens des poètes sont divers ».

II. ZONES DE CONTACT ENTRE L'AUTEUR DU *CHANT DU MONDE* ET CELUI DE *CHANTS D'OMBRE*

Notre effort ici consistera à montrer que la nature constitue le centre d'intérêt autour duquel se fédèrent Giono et Senghor.

II. 1. Deux écrivains tenus par la nostalgie d'un passé en harmonie avec le végétal

De puissantes affinités unissent les deux écrivains. Ainsi, parmi les lignes de partage, nous pouvons relever leur nostalgie d'un passé perdu : Senghor chante le royaume d'enfance, rythmé par « les vieux contes des veillées noires » qui font parler des végétaux et animaux, demande qu'on lui « di[se] l'orgueil de [s]es pères » (1964 et 1973, p. 80). Giono, de son côté, exalte la figure cardinale du père dont il compare la mort à la sortie de Brocéliande, qui fait se recroqueviller la maison. Comme Senghor, à chaque fois que Giono est habité par le désenchantement, qu'il est rongé par la poignante nostalgie, « [s]a mémoire à l'œuvre³ » le conduit à suivre la pente lénifiante d'un passé qu'il confond avec Brocéliande, que représente cette mythique forêt éponyme. Voici en quels termes Giono (1986, p. 90) décrit le décès du père emblématique de la disparition de la nature :

En tombant au pied de son lit, mon père avait écrasé la forêt de Brocéliande [...].
Tout était sec, sans air, sans eau ; des roches érodées à pic m'entouraient de cruelles
sierras. J'avais improvisé rapidement une sorte de scaphandre avec les moyens du
bord, mais les joints n'étaient pas parfaitement étanches et, j'avais beau renouveler

² Lettre reproduite en fac-similé dans le *Bulletin de l'Association des amis de Jean Giono* n° 5, p. 23-24. Reprise dans la Notice de Pierre Citron consacrée à *L'homme qui plantait des arbres* dans ORC, V, Paris, Gallimard, 1980, p. 1408.

³ Nous reprenons à notre compte le titre de l'ouvrage publié sous la direction de Jean-Yves Laurichesse et Sylvie Vignes, *Giono. La mémoire à l'œuvre*, Toulouse, Presses Universitaires du Mirail, 2009.

ma provision d'air pur, je me rendais compte qu'à un moment ou à un autre je serais obligé de m'abandonner nu et cru au vide et au froid sidéral⁴.

L'activité mnésique replonge Giono dans la bulle bienheureuse que constitue l'atelier de Manosque à une haute époque où il s'enivrait de voluptés majuscules, revitalise le temps d'avant la mort du père et antérieurement à l'assèchement et à la déforestation de Brocéliande. Giono se remémore alors son épanouissement dans une sorte d'Arcadie⁵, de présence charnelle au monde. Cette vie de cocagne dans le « vert paradis des amours enfantines » (Ch. Baudelaire 1991, p. 109), en étroite relation avec la forêt de Brocéliande, renvoie au mythe de l'Âge d'or, époque caractérisée par Mircea Eliade (1957, p. 42) comme un « état de pureté, de liberté et de béatitude de l'homme exemplaire au milieu d'une nature maternelle et généreuse ».

Malheureusement, la guerre viendra sonner le glas de cette période sans histoire.

II. 2. Témoins et acteurs d'une guerre destructrice de la nature

Les deux ont pris une part active dans la guerre, Giono en tant que poilu, Senghor en qualité de tirailleur sénégalais ; ils ont exprimé leur rejet de la guerre, ont prononcé leur condamnation sans réserve de ce mal absolu, au profit de la paix, ont clamé *urbi* et *orbi* leur opposition au nucléaire. Tous deux sont profondément ancrés dans l'histoire du XXe siècle dont ils sont parmi les témoins privilégiés. Mieux, ils en sont des acteurs engagés, sont de la phalange des « homme(s) en qui [leur] destin confond un instant l'éclat de la parole littéraire et l'éclat de l'action » (C. Roy, 1956, p. 6). Cette douloureuse expérience justifie sans doute leur commune aversion de la guerre et leur même phobie du nucléaire, les amène à défendre le monde que nous faisons et à rejeter le monde que la guerre défait. Dans un de ses textes polémiques analysé par Henri Godard (1993, p. 286-287), Giono exprime sans ambages son opposition au projet de construction d'une centrale nucléaire à Cadarache. Senghor aussi, maintes fois, s'est dit angoissé face à la menace du nucléaire, sans doute en raison, entre autres, de ses conséquences désastreuses sur la nature (cf. entretien avec Edouard Maunick).

Giono, en pacifiste irréductible, antimilitariste radical, publiera le 27 décembre 1934 un article où, selon J.-F. Durand (2007, p. 164-165), « il constate qu'il y a un esprit commun

⁴ D'après la tradition et l'histoire, « Brocéliande apparaît comme un pays merveilleux où des chevaliers errants se perdent à force de chercher vainement le Château du graal ». Jean Markale, *Brocéliande et l'énigme du Graal*, Paris, Éd. Pygmalion/Gérard Watelet, 1989, p. 9.

⁵ Dans la poésie bucolique grecque et latine, l'Arcadie est l'emblème du pays de cocagne, du Bonheur intégral, des voluptés calmes et sereines. La littérature de la Renaissance a revitalisé et renouvelé cette fiction ; Giono la réactualisera.

Giono et Senghor : deux alchimistes du « vivre-en-relation »

* * * * *

Mamadou FAYE

à tous ceux qui ont fait la guerre de 1914, qui ont survécu, et qui doivent témoigner en prenant toute leur place dans le courant pacifiste⁶ ».

Sous la plume gionienne, ce témoignage met l'accent sur les relations antagoniques entre l'homme et le végétal et prend les allures d'une vigoureuse dénonciation d'un carnage écologique, voire d'un « crime d'écocide »⁷. Il donne à voir une végétation aux prises avec des armées entières unies dans une même ferveur destructrice :

Je vous écris des tranchées de deuxième ligne [...]. Vous ne pouvez croire comme ça a été ravagé ici : un cataclysme ne ferait pas autant de traces. De certaines forêts ou bois, il n'existe que des troncs d'arbres criblés d'obus ; plus de feuilles, ni herbe. Tout est brûlé. C'est un contraste entre ces montagnes de la Woëvre toutes rougeâtres, calcinées, et ces verdoyantes forêts qui existent encore un peu en arrière du front... (J. Giono, 2015, p. 68-69).

Comme si Senghor donnait une suite favorable à cet appel au témoignage, il semble volontiers intégrer le courant pacifiste. Marqué à jamais par l'ignoble boucherie, Senghor (1964, p. 93), le rescapé de la seconde Guerre, en utilisant des images forestière et marine, peut alors écrire : « Vous des mers pacifiques et vous des forêts enchantées / Je vous salue tous d'un cœur catholique ». Mieux, il clôt son recueil *Hosties noires* avec ces deux versets construits au moyen d'une image tellurique mettant puissamment l'accent sur la fraternité et la paix universelle : « Et donne à leurs mains chaudes qu'elles enlacent la terre d'une ceinture de mains fraternelles / DESSOUS L'ARC-EN-CIEL DE TA PAIX » (L. S. Senghor, 1964, p. 94). L'auteur de *Chants d'ombre* se veut ainsi le guide, le prophète préparateur de « L'aube transparente d'un jour nouveau » (*ibid*, p. 60). Giono prétend, lui aussi, être celui qui « prépare le destin aux hommes », car « être poète c'est précéder le destin des hommes. Il ne suit pas ; il n'est pas contre : il précède » (1939, p. 71). On le voit, les deux écrivains font de la paix

⁶ Il s'agit de l'article intitulé « La génération des hommes au sang noir », publié dans *Marianne à propos du Journal d'un homme de quarante ans de Guéhenno*. Jean-François Durand y revient dans son *Giono, Le Jeu du Condottiere*.

⁷ La paternité du terme d'écocide (du grec oïkos, "maison" et du latin caedere, "tuer"), apparu durant la guerre du Viêtnam, écherrait au biologiste Arthur W. Galson qui avait mené des recherches doctorales sur les herbicides en 1942-1943. Il dénonça alors les risques sur la santé et l'environnement que « faisait courir l'opération Ranch Hand de l'armée américaine. Cette opération visait à défolier tous les territoires où pouvait se cacher l'ennemi au sud du Viêtnam et à ses frontières avec le Laos et le Cambodge. Lors d'une conférence en 1970, il dénonce cet "écocide" en cours, utilisant ce terme pour la première fois. Deux ans plus tard, lors de l'ouverture de la Conférence des Nations Unies de 1972, le Premier ministre suédois Olof Palme décrit lui aussi la guerre du Viêtnam comme un "crime qualifié parfois d'écocide, qui requiert une attention internationale" ». Le professeur de droit international à Princeton, Richard Falk, propose en 1973 d'élever l'écocide au même rang que le génocide. Cf. Cabanes Valérie. 2017. « Écocide (Point de vue 1) » lapenseeecologique.com. Dictionnaire de la pensée écologique. 1 URL: <https://lapenseeecologique.com/ecocide-point-de-vue-n1/>, consulté le 29/07/2021, à 11h 57.

cosmique leur commune boussole obsessionnelle. Cette paix devrait passer par le respect mutuel indépendamment de la couleur de la peau qui, au demeurant, n'est qu'un caractère de surface.

II. 3. Égal respect à l'égard de l'homme noir et conception partagée de la mort

L'un et l'autre font montre d'un profond respect pour l'homme noir. Mieux, ils ont tous deux apprécié et célébré l'apport du Noir. Senghor a, sous ce rapport, rédigé un texte mémorable intitulé justement « Ce que l'homme noir apporte », précisément « les éléments féconds qu'apporte la culture des [Noirs], les éléments du *style nègre* » (Senghor, 1964, p. 23). Giono, lui aussi, a raconté ce qu'un homme noir lui a apporté. Il se rappelle, dans *Jean le Bleu*, un don de livres de la part d'un homme noir : « Sitôt dans l'escalier, je dénouai la ficelle, j'ouvris le paquet. Il y avait l'*Odyssée*, Hésiode, un petit Virgile en deux volumes et une bible toute noire » (J. Giono, 1972, p. 84). Dans les souvenirs du narrateur, cet homme noir, qui lisait les textes « avec une voix juteuse et ronde » (*Ibid.*), avec « une sensualité qui leur donnait une présence charnelle et une proximité caractéristique de la transmission orale » (J.-F. Durand, 2007, p. 133), cherchait probablement à enflammer l'imagination enfantine. Et, plus tard, Giono adulte donnera à son imagination de nouvelles inflexions en l'orientant vers le non-humain, en la laissant se nourrir, s'emplier et se déborder d'écologie :

Dans tous les livres actuels, on donne à mon avis une trop grande place aux êtres mesquins et l'on néglige de nous faire percevoir le halètement des beaux habitants de l'univers. [...]. Je sais bien qu'on ne peut guère concevoir un roman sans homme, puisqu'il y en a dans le monde. Ce qu'il faudrait, c'est le mettre à sa place, ne pas le faire le centre de tout, être assez humble pour s'apercevoir qu'une montagne existe non seulement comme hauteur et largeur mais comme poids effluves, gestes, puissance d'envoûtement, paroles [...]. Les rivières [...], les forêts [...], les champs [...]. Nous ne connaissons que l'anatomie de ces belles choses vivantes, aussi humaines que nous, et si les mystères nous limitent de toutes parts, c'est que nous n'avons jamais tenu compte des psychologies telluriques, végétales, fluviales et marines (1971, p. 536-537).

Les deux auteurs se rejoignent également dans leur conception commune de la mort. Pour Giono (1972, p. 465), la mort n'est qu'une illusion, un moment du processus de transformation de la matière : « Je ne dis pas que la pierre est morte. Rien n'est mort. La mort n'existe pas. Mais quand on est une chose dure et imperméable, quand il faut être roulé et brisé pour entrer dans la transformation, le tour de roue est plus long ». Fidèle à cette vision, Giono (1951, p. 171) fera observer : « Ces gens-là n'étaient pas morts ; ils étaient partis ». Pour Senghor (1964, p.146) aussi, la mort est une simple continuation de la vie dans l'au-delà,

Giono et Senghor : deux alchimistes du « vivre-en-relation »

* * * * *

Mamadou FAYE

un marqueur du passage vers le ciel : « Je mêle la Mort et la Vie - un pont de douceur les relie », chante-t-il.

Cette commune conception irrationnelle de la mort pourrait expliquer que Giono et Senghor soient fort peu enthousiastes à l'égard du cartésianisme.

Le cartésianisme condescendant et dominateur est voué aux gémonies, désacralisé, détabouisé, déstabilisé. Pour certains, Senghor (1964, 24), le barde sénégalais, reléguant à l'arrière-plan la raison hellène, s'attache à exalter l'émotion qui est nègre. Giono, lui, avait déjà fini de prévenir contre la raison, cette faculté mortifère et au pouvoir lilliputien, de recommander de ne pas « prendre au sérieux ce petit fouille-au-pot de Descartes » : « Méfie-toi de la raison. C'est avec ça qu'on en arrive à se passer la corde autour du cou [...] Avec la raison, on n'arrive pas à grand-chose. [...] Avec l'espérance, on arrive à tout » (J. Giono, 1972, p. 127).

Le cartésianisme déteint encore sur les rapports entre nations. Selon le niveau intellectuel et technologique, certains États dominent les autres, s'arrogent le droit d'exploiter et d'accaparer leurs ressources naturelles. Aussi, Senghor (1964 et 1973, p. 121-122) s'offusque-t-il face à la situation de tous ces « pays aux quatre coins de l'horizon soumis à la règle, à l'équerre et au compas / Les forêts fauchées les collines anéanties, vallons et fleuves dans les fers ».

Sur le plan du sacré aussi, Senghor regrette que la

spiritualité [...] essentiellement polarisée vers le bien, [soit] détournée par l'intellect : hier, par la règle, l'équerre et le compas, aujourd'hui, par l'ordinateur [...], détournée et comme déracinée de la terre, de la chair, parce qu'on a banni des réalités de notre monde, et d'abord de l'homme, le tempérament et la différence, la spontanéité et l'émotion, bref, la sensualité (1975, p 42).

Giono fait le même constat de l'hégémonie de l'intellect, de « l'arraisonement⁸ » de la spiritualité ou de la sacralité de l'univers par ce qu'il appelle les « spéculations purement intellectuelles » qui contribuent à maintenir la nature dans une sorte de spirale de déconnexion croissante : « Les spéculations purement intellectuelles dépouillent l'univers de son manteau sacré. [...] l'esprit a fait du monde ce désert nu, couvert de dunes de sable penché de même pente l'une sur l'autre, jusque par-delà les quatre horizons » (J. Giono, 1989, p. 148). Tout cela fait encore résonner le « vieux rêve naturiste de Rousseau, de Thoreau [qui] correspond

⁸ Ce concept est à entendre au sens que lui confère Heidegger : plus qu'un dévoilement, l'arraisonement est au contraire « provocation », diktat et manifestation avancée de l'idéologie de la raison, puissance maximale exercée sur la nature. Cf. <https://1000idcg.com/technique-heidegger/>, consulté ce 20/11/2022 à 20h 52.

à un besoin réel en revitalisant notre représentation du monde desséchée par la simplification numérique que nous en donne la science et faussée par ses applications mécaniques » (G. Lanson, 1951, 1258).

Il existe également des zones de convergence qui placent Giono et Senghor sous l'influence fédératrice de Faulkner dont ils ont su marcher plus ou moins souverainement sur les brisées. Chacun de ces deux écrivains semble trouver la preuve de sa valeur dans le regard ou la création de l'écrivain américain.

II. 4. Giono, Senghor et Faulkner : deux écrivains, un héritage

C'est au travers de la personnalité littéraire de Faulkner, de ce qu'ils ont tous deux hérité de l'écrivain américain, que Giono et Senghor sont dans la plus grande proximité. Avant d'être oniriques, les représentations spatiales chez ces deux écrivains nous donnent à lire une carte aux contours réels et vérifiables : la montagne de Lure au sud de la France (à Manosque notamment), le Sine natal pour Senghor. La Provence, ou le Sud imaginaire, chez Giono procède de l'influence de W. Faulkner : « Je ne connais pas la Provence. C'est une région inventée comme Faulkner a inventé avec le comté de Yoknapatawpha. C'est exactement pareil [...]. La Provence que je décris est une Provence inventée et c'est mon droit [...]. C'est un sud inventé comme a été inventé le sud de Faulkner » (B. Bonhomme, 1998, p. 13). Senghor ne fait non plus mystère de l'influence positive que Faulkner a exercée sur lui : « parmi les meilleurs écrivains négro-américains que vous savez, les grands écrivains blancs, je placerais en tête William Faulkner et T. S. Eliot. [...]. Je les ai personnellement lus, sentis, et mâchés en les expliquant [...]. Ils ont coupé le nœud gordien en intégrant [...] l'essence du style nègre » (1975, p. 45). Le style nègre, c'est l'émotion, c'est la sensualité, le sentir sans limite, ouvert à tout le cosmos. Cette sensualité, toujours selon Senghor, « est raison intuitive, mieux, énergie spirituelle » (*Ibid*). Ainsi, ces deux écrivains nous promènent respectivement dans un Sud réinventé et un Sine idéalisé, deux lieux qui ne sont pas seulement éclatés ni brouillés, mais peuplés de fantasmes à l'intérieur desquels quatre entités se superposent, interexistent, forment un univers sans couture : le minéral, l'animal, le végétal et l'humain. À travers les formes et les couleurs, les sons et les odeurs, les mouvements et les contacts du monde visible, c'est à ce sentir que s'attache la sensualité noire. En effet, percevant les formes de l'intérieur, la sensualité les interprète en leur donnant un sens humain.

C'est cette même sensualité qu'adopte Giono dans ce propos à travers lequel il exprime le dessein qui justifie son intérêt pour la nature : comprendre *sensuellement* la passion

Giono et Senghor : deux alchimistes du « vivre-en-relation »

* * * * *

Mamadou FAYE

générale de la création. Il s'agit d'un intérêt qui relève d'une passion proprement heuristique, à valeur cognitive : « je suis obligé de parler de la faune et de la flore, des gaz et des océans qu'ils contiennent, de me servir des termes mêmes de ma passion terrestre, si je veux comprendre sensuellement la passion générale de la création » (J. Giono, 1989, p. 476).

Le passage au crible de ces liens, de ces nouages, qui les confondent tous dans une même aire esthétique et dans une même sphère philosophique, permet aussi de mettre en exergue leur perception de la terre. Tous les deux considèrent la terre avant tout comme un *oikos* qui, étymologiquement, fait référence à l'« écoumène », à la « maison » qu'habitent aussi bien les humains, les végétaux, que les animaux, etc. Sous cet angle, il nous échoit le devoir et la responsabilité d'en prendre toujours soin, d'éviter à tout prix sa désintégration. Comme l'écrit Senghor (1964, p. 227), « toute maison divisée contre elle-même [...] ne peut que périr ». Giono semble accorder la même importance à la maison qui est le socle de sa vision permanemment reliée du monde. D'ailleurs, comme le remarquera Olympia Alberti (2001, p. 6), « Nombre de ses livres ont pour cœur battant une maison, les passions qu'elle nous inspire, les anges qui nous y entourent, les rêves qui nous attachent à sa respiration ».

Comme on le voit, cette conception de la maison ne renvoie ni aux bornes ni à l'enfermement, mais bien à la concentration, à l'intégration de tout le vivant. Elle correspond ainsi à cette manière d'« habiter poétiquement le monde » (Frédéric Brun), de renouer avec « l'habiter dans sa poétique première » (A. Berque), comme le faisaient jadis les Africains, c'est-à-dire de vivre dans un écosystème relationnel où toutes les entités du vivant s'épanouissent en symbiotes, où les anastomoses entre culture et nature demeurent vivaces.

Pour maintenir l'harmonie entre l'humain et le reste du vivant, nos deux écrivains, loin de prôner la domination de la terre, appellent plutôt de leurs vœux une responsabilité cosmique propice à la défense et l'illustration du cosmos. Giono a, dans ce sens, inventé un personnage énorme, « *L'homme qui plantait des arbres*, qui a réussi le tour de force de faire sortir de terre des centaines de milliers d'arbres et redonner vie à une *gaste* terre. L'usage de la tringle pour ouvrir le sol et y enfouir les graines pourrait, dans l'imaginaire senghorien, être interprété comme l'image du phallique en copulation avec le tellurique pour féconder la terre. L'analogie établie par Gusine Gawdat Osman (1978, p. 141) entre action de planter et acte d'amour est à cet égard éclairante : « Planter, c'est faire l'amour avec la terre, c'est la rendre enceinte ; cet acte d'amour affirme une fois de plus la spécificité du Grand-Mâle de la Terre qui est le

sperme initial de toute vie dans le monde ». Cette féminisation de la terre, qui confère à celle-ci une dignité égale à celle des humains, permet de comprendre le sens de cette pseudo-interrogation de Senghor (1964 et 1973, p. 144) : « Comment vivre sinon dans l'Autre au fil de l'Autre comme l'arbre déraciné par la tornade et les rêves des îles flottantes ? ».

La fusion de l'humain et du végétal se rencontre aussi chez Giono (1971, p. 556) : « Les herbes, c'était comme de la nouvelle mariée, toutes en fleurs blanches et du rire d'herbe qui luisait sur des kilomètres ». Parlant aussi de la liane, Giono décrit son déploiement en le comparant aux relations propres à un ménage polygamique :

Il y avait aussi une petite liane presque clématite mais moins ligneuse. Son audace d'été l'avait emportée jusque sur le toit de la forêt. Elle avait toute sa vie là-dessus, étendue sur les feuillages : l'amour, les graines, elle s'était accrochée partout avec ses vrilles, elle était mariée à plus de cent espèces d'arbres (Giono, 1972, p. 610-611).

Pour Giono donc, les arbres ressentent des émotions : « Les feuillages se caressaient. Les troncs gémissaient » (1972, p. 585). À la faveur d'une sensation olfactive, le romancier perçoit et suggère le pouvoir d'accouplement des arbres : « Les arbres avaient l'odeur puissante de quand ils sont en amour » (*ibid.* p. 483). Dans *Le Chant du monde* aussi, cette idée de la sentimentalité du végétal est suggérée à travers la comparaison entre l'attitude des enfants qui s'embrassent et les graines s'appariant dans le sol : « le garçon et la fille voyaient tout d'un coup, dans l'ombre du corridor, leurs deux visages hâlés par le bas, leurs fronts pâles, leurs yeux inquiets de printemps se rapprocher et se toucher comme deux graines au fond de la terre ». (Giono, 1972, p. 358-359).

Ces différents modes de personnification, traduisant une vision en syntonie avec le végétal, prennent à rebours la pensée dualiste et *altérisante* qui sépare nature et culture, bannit la césure entre pensée et sentiment, fait vaciller les hiérarchies entre humain et non humain. Elle appelle de ses vœux la multiplicité des reconnections et des maillages humain-naturels.

L'on peut relever aussi que le processus s'éployant de la germination à la maturation est instaurateur d'une éthique qui se décline en termes de patience, de travail, et de foi. Sous la plume senghorienne, cette éthique s'énonce comme une « sagesse végétale » qu'institue l'attente imposée par le cycle de la plante, que fonde le « temps du végétal ⁹ » comparable au temps social qui, dans certains cas, déborde de loin le temps personnel du sylviculteur :

⁹ « L'écobiographie », in *Idée* – Jean-Philippe Pierron : « je est un nous » et Laurent Tillon : « Être un chêne », www.rfi.fr du 21 mars 2021. Les deux invités ont insisté sur la particularité de l'arbre d'être un « connecteur temporel ».

Giono et Senghor : deux alchimistes du « vivre-en-relation »

* * * * *

Mamadou FAYE

« Planter signifie aussi [...] la confiance dans la vie, dans le temps, dans l'attente, avec cette patience caractéristique du paysan ; car il faut savoir vénérer le cycle de la plante : il faut savoir épier, arroser, contempler celle-ci en attendant la récolte » (G. G. Osman, 1978, p. 141)

Comme dans une sorte de « rendez-vous du donner et du recevoir » (M. Aziza, 1980, p. 336) l'homme rend service à la terre qui, elle aussi, apparaît comme une pourvoyeuse de force au profit de l'humain. Chez Giono, on voit le personnage acquérir plus de force au fur et à mesure que ses pieds touchaient terre, une puissance grâce à laquelle il étouffait littéralement ses adversaires. C'est ainsi que sous la plume de nos deux écrivains, la représentation de la terre a partie liée avec le mythe. En effet, on peut y voir une allusion à Antée, le fils titanesque de Poséidon et de la terre (Gaïa), dont la force devenait plus accrue au fur et à mesure que ses pieds touchaient terre. Le récit de la bataille entre Antonio et le bouvier l'atteste : le premier se penche vers la terre pour en tirer la force qui le fera triompher du second, son adversaire :

Antonio enjamba la bête et s'avança. Il fit seulement semblant de se *baisser*. Il courut trois pas. D'un tour de bras il agrafa la taille du bouvier. Il serra [...]. Antonio serra à pleins bras. Il appuyait sa tête dure sur le joint des côtes et il entendit que ça commençait à craquer dans le garçon (J. Giono, 1972, p. 231).

Le verbe « baisser » fait penser à Senghor qui, en déclinant un des traits identitaires de la race, se réjouit d'être de ces : « hommes de la danse dont les pieds reprennent vigueur en frappant le sol dur » 1964 et 1973, p. 22). Cette conception commune à Giono et à Senghor illustre « le fait, fondamental et indéniable, que tout être vivant, y compris l'être humain, n'est autre que l'expression de la force créatrice de la Terre, [...] de sa réémergence perpétuelle » (A. Escobar, 2018, p. 27).

La construction du titre de certains romans gioniens suggère le souci d'une mise en relation entre toutes les créatures du cosmos. C'est pourquoi il n'y a guère de hiatus entre le panthéisme et la divinité « Pan » dont l'aura se répand dans l'intégralité de la nature. En soustrayant par exemple le mot « Jésus » du titre qui était initialement « Jésus, que ma joie demeure », Giono semble conférer à son discours une résonance plus mystique et panthéiste, et suggérer « une aspiration à la plénitude comblante et rassérénante qui était indéniablement plus religieuse et spirituelle » (J.-M. Yvard, 2003, p. 510-511), christique. Il hypostasie le rythme chrétien et fait perdre à ce choral de Bach son modeste statut de postulat chrétien « pour l'ériger en principe universel [...], lui donnant par-là même la dimension d'une entité onto-théologique à l'origine de toutes les formes du réel » (J.-M. Yvard, 2003, p. 512) y

compris la nature. Par la suppression du mot « Jésus », terme connotant le particularisme et l'exclusion, l'auteur fait générer leur contraire : l'universalisme (qui est aussi le sens étymologique de « catholique »). En outre, on trouve souvent des passages de son œuvre célébrant la coprésence joyeuse des éléments de la nature :

Il pensait à son projet : le cerf, les biches, les fleurs, la recherche de la joie. Semer la joie, l'enraciner et faire qu'elle soit comme un pré gras avec des millions de racines dans la terre et des millions de feuilles dans l'air. Qu'elle soit la participante comme la mer qui danse, le fleuve qui danse, le sang qui danse, l'herbe qui danse, le monde tout entier qui tourne en rond (J. Giono, 1972, p. 567).

Giono attache beaucoup de prix à l'ouverture, à ce que Didi-Huberman (2003, p. 210-211) appelle le « retournement du local sur le global ». Aussi, a-t-il formulé, sur un ton péremptoire, une cinglante mise en garde pour la bonne gouverne de tous ceux qui le réduiraient à une image fautive : celle de « chantre de la Provence », ou qui se méprendraient sur la dimension universelle de l'axiologie incarnée par ses personnages : « Il n'y a pas de Provence. Qui l'aime aime le monde ou n'aime rien » (J. Giono, 1974, p. 234). D'ailleurs, dans *Pour saluer Melville*, Giono fera voir qu'en parlant du « vert », c'est-à-dire du paysage provençal, il évoque en réalité un lieu subsumant le cosmos tout entier. Aussi, parle-t-il : « D'un vert qui semble venir de très loin et monte à travers la couleur sombre, comme si la feuille était un monde » (J. Giono, 1974, p. 52). Un monde dans la mesure où ce « vert » pousse partout et toujours.

Senghor ne fait pas autrement, lui qui voue son inspiration à la thématique de l'universalisme, de la « ceinture de mains fraternelles », de la « communion avec la nature », « d'enracinement et d'ouverture », qui constituent la nervure centrale de son œuvre. Il est à relever cependant que la bible n'est, pour Giono, empreinte d'aucune sacralité ; elle est juste un réservoir d'images, creuset de virtualités, tandis que Senghor fait allégeance à la sainteté biblique.

Conclusion

On retient ainsi que Senghor et Giono se rejoignent en certains aspects pas peu importants, lesquels aspects, à maints égards, les confondent dans un même régime écopoétique. Au regard des empreintes écologiques laissées par leurs thématiques, leurs réseaux des analogies et leur conception de la littérature que l'investigation a permis de mettre au jour, il apparaît que bien des écrits du Français comme ceux du Sénégalais constituent une catalyse efficace de l'alchimie du vivre-en-Relation. Toutefois, il convient de relever que

Giono et Senghor : deux alchimistes du « vivre-en-relation »

* * * * *

Mamadou FAYE

même si ces deux personnalités se retrouvent dans la même aire, celle de l’imaginaire que nourrit l’écologie, cela ne doit pas faire penser qu’elles imaginent au même pas ou créent au même diapason. Ainsi que le perçoit Claude Roy, la création littéraire relève de l’idiosyncrasie, de l’intimité subjective, profonde, intimité par nature irréductible à tout autre (1956, p. 6). Leurs œuvres respectives sont donc inévitablement situées et porteuses des spécificités de cette situation. Quoi qu’il en soit, le plus important est de savoir assumer ses écarts vis-à-vis de l’autre tout en nourrissant le dessein de s’inscrire, avec ce même autre, dans un processus transformationnel que le géophilosophe Hervé Regnaud conçoit comme « une reterritorialisation dans le mouvant » (H. Regnaud, 2006, p. 269). Sous ce rapport, la dynamique du vivre-en-Relation qui s’articule autour d’une perspective écopoétique ne peut que chercher à irriguer la veine reliant l’humain et le non-humain, et à interpréter les liens rhizomiques constitutifs de son objet. L’esthétisation et l’analyse multiscalaire de l’articulation permettraient ainsi d’hétérogénéiser et de réorienter le regard afin de se défaire des ontologies dualistes qui conçoivent le monde comme une circonférence dont l’homme occupe le centre. C’est à coup sûr la condition nécessaire dont la réalisation constituera, suivant le souhait d’Arturo Escobar (2018, p. 61), la pierre angulaire de « l’édification d’un modèle de civilisation alternatif ».

Références bibliographiques

Corpus

- GIONO Jean, 1971, *Le Grand Troupeau*, in *ORC*, I, Paris, Gallimard.
- - 1932 - *Jean le Bleu*, in *ORC* II, Paris, Gallimard.
 - - 1972 - *Que ma joie demeure*, *ORC*, II, Paris, Gallimard.
 - - 1939 - *Pour saluer Melville*, in *ORC*, III, Paris, Gallimard.
 - 1943 - *L’eau vive*, in *ORC*, III, Paris, Gallimard.
 - 1951 - *Le Hussard sur le toit*, Paris, Gallimard.
 - 1980 - *L’homme qui plantait des arbres* dans *ORC*, V, Paris, Gallimard.
 - - 1989 - *Récits et essais*, *ORC*, VII, Paris, Gallimard.
 - *Bulletin de l’Association des amis de Jean Giono* n° 5.
 - - 1986 - *De Homère à Machiavel*, Paris, Gallimard.
 - - 1993 - « Protestation contre l’installation d’un centre nucléaire à Cadarache », in *Provence*, Henri Godard, Paris, Gallimard.

Horizons Littéraires
Revue du Centre de Recherche sur la Critique Littéraire Africaine
N° 6 - Décembre - 2022

2015 - *Lettres de la Grande Guerre 1915-1919. Revue GIONO*, Hors-série,
Alençon, Normandie Roto Impression, éd. Les Amis de Jean Giono.
SENGHOR Léopold Sédar, 1964 et 1973, *Poèmes*, Paris, Seuil.
- *Liberté I, Négritude et humanisme*, 1964, Paris, Seuil.

Ouvrages critiques

AZIZA Mohamed, 1980, *Léopold Sédar Senghor. La poésie de l'action*, Paris, Stock.

ALBERTI Olympia, 2001, *Jean Giono*,
avec Jean Giono », in *Jean Giono*, Paris, Ellipes.

DÉJEAN Nicole et SIVADIER Annette, 1993, *Le Chant du monde. Jean Giono*, coll. «
Parcours de lecture, Paris, Bertrand-Lacoste.

DURAND Jean-François, Giono, 2007, *Le Jeu du Condottiere le grand western*, Saint-Cyr-
sur-Loire, Christian Piot.

BAUDELAIRE Charles, 1991, « *Mœsta et errabunda* », in *Les Fleurs du mal* [1861], Paris,
Garnier-Flammarion.

BLANC Nathalie et RAMOS Julie, 2010, *Écoplasties. Art et environnement*, Paris, Manuella.

BONHOMME Béatrice, 1998, « Entretien imaginaire, Aix-en-Provence, Édisud.

ELIADE Mircea, 1957, *Mythes, rêves et mystères*, Paris, Éditions Gallimard.

ESCOBAR, Arturo, 2018, *Sentir-penser avec la terre* [2014], traduit par R. A. Pérez et al.,
Paris, Seuil.

ÉTHIOPIQUES, num. 4, octobre 1975.

GODARD Henri, 1993, « Jean Giono, ''Protestation contre l'installation d'un centre nucléaire
à Cadarache'', in *Provence*, Paris, Gallimard.

HULOT Nicolas, 2009, *Le Syndrome du Titanic*, vol. 2, Paris, J'ai lu.

LANSON Gustave, 1951, *Histoire de la littérature française*, Paris, Hachette.

MARKALE Jean, 1989 *Brocéliande et l'énigme du Graal*, Paris, Éd. Pygmalion/Gérard
Watelet.

OSMAN Gusine Gawdat, 1978, *L'Afrique dans l'univers poétique de Léopold Sédar Senghor*,
Dakar-Abidjan-Lomé, NÉA.

REGNAULD Hervé, 2006, « Cartographie et géophilosophie », in *Gilles Deleuze, Félix
Guattari et le politique*, Paris, Éd. du Sandre.

ROY Claude, 1956, « Préface », in Hubert Juin, *Aimé Césaire poète noir*, Présence Africaine.

Giono et Senghor : deux alchimistes du « vivre-en-relation »

* * * * *

Mamadou FAYE

SERRES Michel, 2018, *Le Contrat naturel*, Paris, Le Pommier.

Wébographie

DE VRIESE Hannes, « L'écriture de la nature ou le texte vivant ». Entretien avec Patrick Chamoiseau, in la revue *Fixxion française*, <http://www.revue-critique-de-fixxion-contemporaine.org/rcffc/article/view/fx11.14/998>, consulté le 17/ 10/ 2022 à 14h 10

DICTIONNAIRE de la pensée écologique, URL: <https://lapenseeecologique.com/ecocide-point-de-vue-n1/>, consulté le 29/07/2021, à 11h 57.

PIERRON Jean-Philippe : « L'écobiographie », in *Idée* –« je est un nous » et Laurent Tillon : « Être un chêne », www.rfi.fr du 21 mars 2021.

La technique selon Heidegger, <https://1000idcg.com/technique-heidegger/>, consulté ce 20/11/2022 à 20h : 52.